

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

L'ABONNEMENT

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue de las Cámaras n. 34.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté.

On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les an-

nonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être

adressés FRANCO.

2 paquets par mois

ALMANACH.

Samedi 23 (1797.) Le général Dumas bat les ennemis à Botzen.
(1798) Le Roi de Prusse cède la rive gauche du Rhin à la république française.

MONTEVIDEO.

mars 22 1844.

Le parti démocratique en France quoique fort et nombreux est loin de former un tout uni et compact, ce qui distingue les diverses nuances de l'opinion démocratique, ce qui en même temps, oppose le plus d'obstacles au ralliement de toutes les forces du parti, c'est que les uns refusent d'aborder les questions sociales avant d'avoir obtenu certaines réformes politiques, ceux-ci se nomment "réformistes." Les autres, niant l'utilité des révolutions purement politiques, veulent qu'on s'occupe avant tout des questions sociales. Ceux-là s'appellent "communistes." D'autres enfin acceptent les révolutions politiques comme moyen mais non comme but : cette troisième fraction qui se subdivise en une infinité de petites fractions sous divers appellations "d'humanitaires, de socialistes &c. &c." est le plus grand obstacle qui arrête le développement de la puissance du parti démocratique, tant que ces diverses nuances ne se seront pas mises d'accord sur un point aussi important il sera impossible de rallier toutes les forces du parti démocratique sous le même drapeau.

FEUILLETON.

EL BRASERO.

(Suite.)

Parvenu à cet endroit de son récit, fra Ambrosio s'arrêta un moment, comme incertain s'il devait en poursuivre le cours; mais sur un geste du roi il continua en ces termes :

Un jour, à la chasse, don Fernand avait été surpris au milieu des montagnes par une violente tempête et n'avait eu que le temps de se réfugier dans un bois sous un gros arbre. Ce bois, connu de tous ceux qui vont chasser dans la contrée, s'étend en amphithéâtre sur un versant de montagne, et la montagne se trouve encaissée en cet endroit par une ligne de rochers à pic, au fond desquels se trouve le Manganares, dont le lit est étroit et profond dans cette partie de son cours. A peine Fernand venait de s'abriter qu'il entendit dans l'épaisseur du bois des cris de terreur poussés par une voix féminine, puis à ces cris vint se joindre le bruit mesuré du galop d'un cheval. Don Fernand s'avanga vivement à la découverte et bien- tôt un spectacle cruel vint frapper sa vue.

De l'autre côté du détroit, les fatales destinées de l'Irlande la poussent à une révolution nouvelle, mais si le passé ne lui sert pas d'enseignement pour l'avenir, il arrivera encore ce qui est arrivé tant de fois. Que d'habiles meneurs feront tourner le mouvement populaire au profit de leur ambition. Car il n'y a de révolution utile et durable que celle dont le programme, déterminé à l'avance, est depuis longtemps accepté par la masse de la nation. Si on ne veut pas que le peuple soit encore victime de quelque surprise, il faut comme le grand agitateur O'Connell, qui remue l'Irlande de sa puissante parole, il faut lui enseigner nettement ce qu'il lui appartient de réclamer; il faut lui donner la conscience de ses droits, il possède instinctivement celle de ses devoirs, se borner à l'enseignement de ses droits politiques comme l'ont fait les réformistes jusqu'à ce jour, c'est lui préparer de nouvelles déceptions. Il faut encore lui enseigner son droit social comme travailleur, comme producteur; il faut préciser les moyens de réaliser pour tous le bien-être, la justice, l'ordre et la liberté.

Sans cette éducation préliminaire pas de réformes; ne faut-il pas qu'avant de les appliquer à la société la nation les ait d'abord acceptées? il faut avant tout convertir l'opinion publique par la persuasion et par l'enseignement. La force brutale n'y peut rien.

Avec elle vous verrez constamment se renouveler ce qui se passe en ce moment sur les rives de la Plata, tout un peuple égaré

A cinquante pas environ devant lui il vit venir avec toute la rapidité d'une course impétueuse et désordonnée une mule blanche richement caparazonnée, mais couverte d'écume, des naseaux ensanglantés, et qui descendant par une pente escarpée dans la direction du fleuve, entraînait avec elle une femme évanouie. L'infortunée avait essayé sans doute de quitter sa monture, mais en se précipitant, sa jupe s'était engagée dans l'étrier et elle était restée suspendue à la selle. C'est dans cette horrible situation que la mule furieuse, et qui avait rompu son frein, l'emportait vers l'abîme au fond duquel on entendait mugir, soulevées par la tempête, les eaux torrentueuses du Manganares. Encore quelques toises à franchir, et l'écuylère et sa monture allaient être précipitées dans le fleuve, sépulture béante où toutes deux devaient trouver une mort certaine. A l'aspect de cette femme que menaçait une fin si terrible, don Fernand de Penacerrada se sentit frémir jusqu'à la moelle de ses os. Sans calculer le danger qu'il courait il sauta à bas de son cheval, et s'élançant à la rencontre de la mule, au risque d'être précipité avec elle dans l'abîme, il saisit d'une main vigoureuse le précieux fardeau qu'elle emportait et s'y attacha par une étroite désespérée. L'animal fit un suprême effort, et la jupe se

sans connaissance de ses droits, méconnaissant ses devoirs, et se laissant entraîner à la remorque d'un ambitieux qui le pousse contre un autre peuple, pour satisfaire ses passions personnelles au risque d'étouffer les germes de civilisation qui se développent chez ces jeunes républiques qui sont appelées à jouir des bienfaits du régime démocratique, avant les populations civilisées du vieux continent.

Pourquoi tant de révolutions faites depuis quarante ans sur ces bords? Pourquoi ont-elles toujours été confisquées au profit des intrigants et des ambitieux? c'est que ces jeunes nations n'étaient point préparées à ces grands événements; c'est qu'il n'y avait rien dans les intelligences qui fût prêt à passer dans les faits; c'est que le peuple sachant à peine ce qu'il ne voulait pas, ne savait certainement pas ce qu'il voulait.

L'ambitieux, le despote qui spéculait sur l'ignorance du peuple, l'exploite, l'abrutit l'asservit et s'en sert pour asservir un autre peuple, qui, débarrassé des langes de la servitude comprend ses droits de citoyens, saisit sa lance et pour sauver son indépendance, transforme le champ pacifique de la production en champ de bataille.

De quels éléments sont composées alors les forces du tyran? d'une agglomération de tribus et de peuples divers, étrangers les uns aux autres, ils ne sont liés entre eux que comme le bœuf l'est à la charrue, un joug de fer et de terreur les unit, et à la première occasion, brisant le collier de l'esclave, tous se disper-

déchant laissa glisser sur le sol, à trois pieds au plus de la cime d'un des rochers qui surplombent le torrent, le corps d'une jeune et charmante femme à demi morte de frayeur. Pendant ce temps-là, la mule allait rouler avec un épouvantable fracas au fond du gouffre et mêlait son dernier hennissement à la voix de la tempête et du torrent.

Dès qu'elle eut repris ses sens et qu'elle se vit saine et sauve, l'inconnue s'agenouilla dévotement, puis elle tendit la main à son sauveur avec une vive expression de reconnaissance. Mais dans ce moment des sons de cor ayant retenti à peu de distance, elle tressaillit, comme sous l'impression d'un souvenir pénible, et dégageant vivement sa main :

— Qui que vous soyez, seigneur, dit-elle presque à voix basse, ne demeurez pas auprès de moi un seul instant de plus! Fuyez! fuyez au plus vite, je vous en supplie, et que nul au monde ne sache ce qui s'est passé ici et ce que vous avez fait pour moi! O mon Dieu! je tremble que vous n'ayez été vu! On vient; n'entendez-vous pas des voix, un bruit de chevaux? Fuyez, seigneur Adieu, adieu! oubliez moi!

— Oh! à la bonne heure, interrompit naïvement l'instante; voici, mon révérend, un récit qui me charme, et

sent jusqu'à ce qu'un nouveau bouvier les touchant de son aiguillon aiguise par l'ambition, et la soif du sang les pousse devant lui à la boucherie.

Mais un peuple dans toute sa force virile qui comprend ses droits et pratique ses devoirs, qui combat pour un principe et non pour un homme, qui ne repousse ni la civilisation ni l'industrie du vieux continent, qui admet fraternellement à son foyer l'homme libre qui vient à lui, ce peuple tire sa force d'une union compacte et trouve aux jours du danger commun de généreux auxiliaires qui comprenant son abnégation, partagent avec lui les chances funestes parce qu'il les a associées aux chances favorables, ils partagent avec lui les perils de la veille parce qu'ils savent qu'ils partageront la sécurité du lendemain.

Nationaux et étrangers menacés par l'ennemi commun, les uns dans leur indépendance nationale, les autres jusques dans leur existence, et l'exercice de leur industrie; se tendent la main, forment un faisceau inséparable et opposent à l'ambitieux une barrière de lances et de bayonnettes que l'invasion ne franchira pas.

Voilà le spectacle, d'un côté sublime de l'autre déplorable, auquel nous assistons depuis un an que la brutale circulaire d'Oribe est venue arracher tant d'honnêtes industriels à leurs travaux et briser tant de paisibles existences.

Voilà, ce que l'on verra, tant que les peuples plus soucieux de combattre pour un homme que pour les principes, se laisseront guider par des intrigants ou des ambitieux.

C'est pourquoi la France qui a fait aussi bien des révolutions stériles, place son avenir dans l'avènement de la démocratie, et c'est aussi parce qu'elle sait ce que lui ont coûté ces remaniements dangereux qu'elle ne veut plus aujourd'hui se lancer dans l'arène que

son éducation ne soit terminée, afin de savoir si ses destinées en seront plus heureuses.

COUP D'ŒIL RETROSPECTIF SUR LA SITUATION.

Monsieur le consul Pichon convoqua les français le 9 février de l'année 1843 au consulat de France, par la voie de ses secrétaires, et les prévint de la nécessité de se réunir et de s'armer pour la défense de leurs personnes et de leurs biens, au cas où le général Oribe, lieutenant de Rosas prendrait la place de Montevideo; le dit consul présida l'assemblée et autorisa le sieur Thiébaut, aujourd'hui colonel de la Légion des Volontaires pour qu'il soumit au vote, les personnes qui devaient composer la commission qui fut nommée pour organiser la prise d'armes: Sur la motion du sieur Escher aujourd'hui capitaine trésorier de la Légion, Monsieur le consul accepta la Présidence de l'Assemblée. Le 10 du même mois il y eut une nouvelle réunion en la maison Consulaire; on fixa les bases de l'organisation pendante, et le 15 à la troisième réunion, convoquée par une note de la main même de M. le consul et envoyée par lui pour être insérée au journal le *Patriote Français*; on lut le travail de la commission; — Ledit document fut publié dans notre journal, ainsi que quelques feuilles partielles, au nom de Pichon en sa qualité de président, ce que jamais n'a démenti ledit consul: — Il ordonna en outre la confection de mâts de signaux et de signaux, ainsi que des tables lithographiées de dits signaux et le tout acquité par lui. — Dans cette troisième réunion, après être convenu des postes où devait se réunir la population française, en cas d'alarme, on établit un nouveau plan de service pour subdiviser davantage les réunions et leur donner ainsi plus de facilités.

Tout marchait dans le meilleur ordre. (quelle part eût en cela le gouvernement, est un point qui mérite considération). Quant tout à coup M. le consul changea d'idée, et loin de soutenir l'œuvre qui était sienne, il déclara (sans alléguer aucune raison) qu'il ne pouvait plus s'occuper de l'armement et ordonna qu'on se séparât.

Grande fut l'indignation des français, considérant que sans motifs, et après avoir été signalés à la haine et à la vengeance d'Oribe, le consul les abandonnait.

L'on traita du blocus, et le consul, bien que ce blocus ne fut pas encore reconnu, (on a vu que plus tard il fut

— L'air de cette chambre est glacé. Medina-Celi, je t'avais ordonné de faire ranimer le brasero.

Le grand-sommelier de corps répondit:

— Cela a été fait, sire.

— Madame, dit Elisabeth de France en se penchant à l'oreille de la camerera-mayor, voyez donc comme le roi est pâle!

— En effet, répondit la camerera, S. M. n'est pas encore bien remise de sa maladie et Elle a tort de rester si longtemps levée. Mais voici le révérend qui se dispose à parler. Écoutez!

Fra Ambrosio reprit à peu près en ces termes le cours de son récit:

— Le tribunal des alcades de cour est sévère, quand il s'agit d'appliquer les lois qui défendent les personnes royales contre toute profanation même involontaire, même dans un but légitime, même quand il s'agit de leur salut. Le tribunal a raison, n'est-il pas vrai? D'ailleurs, la loi est expresse: il est défendu de toucher à la reine, sous peine de mort, et don Fernand fut condamné à mort. Lorsque cette nouvelle parvint au comte, il tomba la face contre terre et s'écria: "Seigneur mon Dieu, ayez pitié de moi!"

Comme il était encore dans cette attitude, arrosant le plancher de ses larmes, un messager de la reine fut introduit en sa présence et lui dit:

"Comte, votre-fils a sauvé la reine de la mort, et il appartient à la reine de le sauver à son tour. S. M. me charge de vous dire qu'elle n'épargnera rien pour qu'il en

repoussé) refusa aux capitaines de navires marchands le droit d'aller sous pavillon français chercher des vivres sur la côte, ce que faisaient ceux des autres nations.

Le consul ne donna point connaissance de la *Circulaire* d'Oribe, ni ne fit aucune démarche pour que ce dernier la retirât.

Après nous avoir obligé à prendre les armes par ses instigations, il ne voulut pas que M. l'amiral Massieu fit la moindre chose pour nous, nous menaga sur ce que nous avions perdu notre nationalité, et nous ferma les portes du consulat; — A un de nous, au sieur Desbrosses, il refusa le dépôt de son testament en sa chancellerie, cet acte n'est mentionné ici que parce que la chose est trop publique ayant été publiée par le *Patriote*.

Le consul a fait tout ce qu'il pouvait pour discréditer le gouvernement, disant aux capitaines de navires marchands que ce pays n'avait plus aucune ressource; que le général Rivera n'était qu'un être imaginaire qui n'avait plus d'armée, et que, quant à la capitale, elle ne pouvait pas résister huit jours, il disait cela dans le courant d'avril.

Il est de notoriété publique que le consul a fait de grands sacrifices pécuniaires pour empêcher les Basques de s'armer comme nous, et non moins bien connu qu'il y a beaucoup de bascoyens espagnols auxquels il a donné et de l'argent et la cocarde française pour que le gouvernement Oriental ne puisse les obliger à servir.

Le gouvernement sait mieux que personne que dès le principe il lui fut demandé de nous retirer notre cocarde et nos papéletes de français.

Le gouvernement n'ignore pas non plus tout ce qu'a fait le consul pour faire sortir du pays sans passe-ports des hommes qu'il envoyait à Rosas; ainsi, il dirigea sur Buenos-Ayres par des moyens illicites, des français, des espagnols et combien d'autres.

Le consul offrit à un de nos compatriotes une lettre de recommandation pour Oribe sous prétexte que le gouvernement ne ferait rien pour lui, quant au contraire Oribe sur la recommandation personnelle du consul lui rendrait toute justice; notre compatriote n'accepta point la lettre et fit mal en ce qu'elle fournissait une pièce de conviction pour écarter la vérité du fait.

Une chose qui n'a put échapper au gouvernement c'est que quand le consul Pichon l'entourait d'entraves, il ne faisait aucune démarche pour persuader Oribe de s'éloigner d'ici: cela n'est point conserver la neutralité. C'est au contraire la preuve la plus flagrante de partialité et de prévarication qui ait été donnée au monde.

soit ainsi, et qu'elle sauvera don Fernand du sort qui le menace, ou qu'elle mourra elle-même."

La reine tint parole, car peu de temps après, le 30 jour d'octobre de l'année 1611, elle s'éteignit subitement dans la fleur de son âge et dans tout l'éclat de sa beauté. Don Fernand de Penacerrada l'avait précédée dans la tombe. Il était mort lui aussi, comme son aîné, de la main du bourreau, lui le dernier rejeton de la maison de Penacerrada. Sire, vous auriez pu le sauver, mais vous ne l'avez pas voulu; vous avez refusé la grâce du coupable, bien que la reine elle-même l'ait implorée à deux genoux, et ce fut bien fait à vous, sire, car vous avez encore eu cette occasion de donner à vos sujets un grand exemple de respect pour les lois de l'étiquette, qui sont les lois du royaume. V. M. s'est souvenue que, coupable d'avoir pleuré sur le sort d'une des victimes dans un auto-da-fé, elle n'avait pas craint de livrer son propre sang au grand-inquisiteur, pour que ce sang fût, en expiation de ces crimes sacrilèges, brûlé par la main du bourreau; vous avez pensé qu'il convenait de poursuivre jusqu'au bout une tâche si noblement commencée, en demeurant fidèle aux coutumes de vos pères, dont l'observance vous est confiée. Sire, c'est là un grand enseignement pour vos successeurs, et je regrette que le plus proche de tous, Mgr le prince des Asturies, ne soit pas ici pour recueillir mes paroles et apprendre ainsi dès à présent à mettre à profit les hautes leçons que vous léguerez aux âges à venir.

(La suite au prochain numéro.)

je suis sûre que tout le monde ici est de mon avis, puis elle ajouta à mi-voix: Voyez comme le roi vous écoute!

— Altesse, reprit gravement fra Ambrosio, je n'ai pas encore fini. Au moment où don Fernand racontait à son père comment cette belle inconnue à laquelle il avait sauvé la vie d'une façon si miraculeuse lui avait soudain échappé, comment à la noblesse de ses manières non moins qu'à la magnificence de ses vêtements il avait sujet de penser que c'était une dame de haute maison, comment elle était devenue depuis lors l'objet de toutes ses pensées et de tous ses rêves, comment enfin il avait formé le projet de se rendre à Madrid au complot de taureau, pensant bien la retrouver, on frappa à la porte de la chambre, et l'un des alcades de cour accompagné d'une bande d'alcuazils s'avança jusqu'à don Fernand et le touchant de sa baguette blanche s'écria: — Au nom du roi, don Fernand de Penacerrada, je t'arrête comme accusé du crime de lèse-majesté.

— Seigneur alcade, balbutia le comte, qu'a-t-il fait? que lui reproche-t-on?

— L'alcade répondit:

— Ce jeune homme a touché à la reine,

(Le vieillard ne versa pas une larme; seulement, lorsque son fils s'approcha de lui pour l'embrasser une dernière fois avant leur séparation, il lui dit:

— Maintenant, mon pauvre Fernand, tu peux aller voir Madrid, la cité royale.

A cet instant, le roi, s'écria en frissonnant:

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

A Monsieur le colonel de la Légion des Volontaires.

Le gouvernement de la République réuni en conseil des Ministres a pris en haute considération la proclamation de M. l'amiral Lainé, commandant en chef les forces navales dans le Rio de la Plata, adressée aux français armés, ainsi que les explications de M. l'amiral données au Ministre des Relations Extérieures de la République, en lui manifestant que ses ordres et instructions étaient les mêmes que celles de son prédécesseur. Le gouvernement a récapitulé tous les événements qui ont précédé et accompagné la prétention de désarmer la Légion des Volontaires, et prenant en considération la situation générale des affaires du pays, voulant sauver son honneur, remplir ses devoirs et satisfaire le gouvernement français sur sa ferme et constante résolution de conserver intactes les relations amicales qui heureusement unissent les deux puissances, après un long et mûr examen sur ce nouvel incident et avant toute détermination préalable, il a décidé et arrêté ce qui suit :

Art. 1er. L'autorité emploiera tous les moyens en son pouvoir pour que la proclamation de M. l'amiral soit généralement connue et bien comprise de tout le monde et de chaque légionnaire en particulier ; à cette fin elle sera imprimée en français et en espagnol pendant huit jours consécutifs dans le *Nacional*.

2e. Que le contenu de l'article antérieur sera spécialement recommandé au colonel et par lui à tous les chefs et officiers de la Légion des Volontaires.

3e. Que le même moyen sera employé pour faire comprendre d'une manière claire et irréfragable à tous les individus que cela concerne, que le gouvernement désire que le prononcement soit entièrement libre, spontané et bien médité avant de déposer ou conserver les armes.

4e. Que l'on fera également bien comprendre aux intéressés que quelque soit le prononcement soit individuel soit collectif, non seulement le gouvernement n'opposera aucun obstacle à ceux qui voudront déposer les armes, mais qu'ils pourront toujours compter sur la reconnaissance due à leur mérite et à leurs services antérieurs et sans que cela altère en aucune manière la considération qui leur est due à si juste titre.

5e. Qu'une copie du présent sera envoyée à M. le colonel Thiebaut en lui recommandant qu'il le fasse connaître de la manière la plus solennelle à tous et à chaque légionnaire en particulier.

6e. Que M. le Ministre de la Guerre fera en outre connaître de vive voix et expliquera à la Légion d'une manière claire et authentique quels sont les vœux et intentions du gouvernement.

7e. Le résultat étant connu du gouvernement il prendra en considération et adoptera des mesures en conséquence.

(Signé).—SUAREZ.

Santiago Vasquez.

Melchor Pacheco y Obes.

En vous transmettant les intentions du gouvernement, je vous en recommande la plus stricte et prompt exécution.

Pacheco y Obes.

VARIÉTÉS.

PHYSIOLOGIE DU PHILANTROPE.

Si nous étions à Paris, ce joyeux pays de cocagne, de gendarmes, de liberté et de lois de septembre, cette région fortunée où il pleut des physiologies, des mandats, des caricatures et des réquisitoires ; je me garderais bien d'écrire sur un sujet aussi pieux et si beau, dans la crainte d'être accusé de pousser à la haine et au mépris de n'importe quoi !... ou d'exciter une classe de citoyens à s'armer, contre une autre classe d'individus quelconques. Pour un pareil méfait, on vous arrête comme un coupeur de bourse, on vous insère à la préfecture de police, on vous oublie là quinze jours, trois semaines, un mois, jusqu'à ce qu'un juge d'instruction soit prêt à donner ses notes, jusqu'à ce qu'un avocat-général soit prêt à prouver le délit de diffamation et de calomnie.

Pendant ce temps là le malheureux physiologiste, réfléchit sous les verroux, aux douceurs du régime constitutionnel, de la chaire vérité et des programmes de juillet. Il perd il est vrai, sa liberté, son temps, sa santé, quelques fois sa raison ; mais il a la douce consolation de lire dans un journal dynastique, de filandreuse tartines, dans lesquelles on déplore amèrement que la loi soit si douce pour les calomnieurs et les physiologistes.

Et comme on prend peu de gants pour arrêter préventivement un écrivain soupçonné d'avoir souffleté avec sa plume un fonctionnaire plus ou moins public ; on arrive chez lui tout simplement avec trois ou quatre sergents de ville, autant de mouchards, fermez vos poches ! on vous le foure dans un fiacre, et fouette cocher ! ou alors nous bourgeois ! Rue de Jérusalem ! ça y est, le tour est fait.

Mais au lieu d'un écrivain indépendant prenez un loup-cervier, un boursicotier véhémentement soupçonné d'avoir subtilisé un million dans le grand tripot qu'on est convenu d'appeler la bourse ; savez vous comment on agira avec le floueur titré, patouté, décoré ?

On se présentera humblement chez lui, le chapeau à la main, sans écharpe ni mandat ; pas plus de sergents de ville que sur la main quand elle est bien lavée, on essuiera ses pieds sur le paillasson on le saluera bien bas (pas le paillasson l'autre) et on lui dira : j'ai bien l'honneur de présenter mes respects à M.***

Ce qui vous prouve, siao ! que la terre est ronde, du moins : que le floueur du Thémis est comme le soleil : il luit également pour tout le monde !... sauf éclipse ou nuage.

On pince le pauvre écrivain, on caresse le boursicotier, patouté électeur éligible. Ouf ! mais c'est à Paris que ça se passe, un pays bien loin, bien loin, qui est situé... précisément sous le méridien de l'Observatoire.

Tandis qu'ici c'est à Montevideo, pays d'Eldorado où l'on vous dénationalise douze ou quinze mille individus, comme un... diplomate, parce qu'ils ont l'inconséquence de refuser six vintains par jour, ce qui est horriblement scandaleux par les circulaires qui courent, et les protections qui ne courent pas.

Ici je puis donc essayer de vous faire la physiologie du philanthrope, ou tout au moins d'une des espèces de cette famille dont les variétés sont si nombreuses.

Le Philantrope dont je veux vous esquisser rapidement la silhouette appartient au genre bipède, il porte une redingotte comme vous et moi, une casquette comme ni vous ni moi, sa taille parvenue à toute sa croissance est de quatre pieds et... si je mets les pouces, je serai en contradiction au système métrique, si j'ai dit qu'il a quatre pieds c'est que réellement je ne sais pas combien il a de mètres, je confesse mon ignorance et je poursuis mon Philantrope. Ordinairement il est marié, père de famille et garde national quand il y en a une dans le pays qu'il habite.

Le philanthrope a les mœurs fort douces vous pouvez le caresser il ne mord pas, il est ordinairement attaché à quelque administration ou employé dans un bureau, ou bien il tient les livres sous et deniers (vieux style) avec une scrupuleuse exactitude. Il est naturellement économe, il nait administrateur. Son caractère est doux, expansif, cauteur, si on l'irrite il s'emporte facilement, mais il s'apaise de même. Son humeur est parfois joviale, il cultive le cabembourg, êtes vous commissaire aux vivres ? commissaire de police ? n'importe ! il vous rencontre dans un de ses bons moments, il en a ; il vous accoste, vous offre une prise de tabac en vous disant : êtes vous commissaire... pri-seur ? Il vous quitte content de lui et de vous, il rit comme un enfant et se jeterait dans ses bras s'il pouvait.

Une révolution éclate, le pays qu'il habite est menacé d'invasion, ses compatriotes courent aux armes... le philanthrope court offrir ses services, mais il ne sert pas ! pourtant il est brave, il a fait peur à quatre gendarmes dans sa jeunesse, il a vu les cosaques en 1814 et 1815 et il n'a pas eu peur ! mais il se dit comme le paysan Picard : *S'il faut des bras pour servir la patrie ! il faut aussi des bras pour... gagner ses appointements !* C'est pour quoi il offre philanthropiquement ses services gratuits, il est honoraire, il n'en veut pas.

Malheureusement sans consulter le philanthrope, on se permet de lui allouer des appointements sur le trésor public, il accepte quoiqu'à contre cœur, il ne veut faire de la peine

à personne, et puis d'ailleurs il se dit : c'est à peine le quart de ce que je gagnerais si quelqu'un gagnait quelque chose, dans un temps où tout le monde perd, celui qui n'a rien perd la vie, un autre un bras, une jambe, allons on se doit à l'humanité, je ne suis pas philanthrope pour des noyaux ; acceptons ! avec l'économie et trois rations que la patrie m'octroiera, je pourrai vivre.

Au bout de quelque temps le trésor public oublie de lui compter le prix de ses sacrifices ; mais la généreuse sympathie des gens qui ne sont ni économes ni philanthropes vient au secours du malheur, il s'épanouit, il palpe les espèces, et se dit : trésor public, charité publique, c'est la même chose, toute la différence est dans le genre.

Des citoyens soldats qui ont vu tomber leurs frères à leurs côtés, apprennent que ceux qui ont survécu à leurs blessures manquent de charpie et de médicaments, faute d'argent pour en acheter, aussitôt ils se disent : soyons balladins aujourd'hui, demain nous redeviendrons soldats, le champ de bataille remplacera les tréteaux. Le public attiré par le double appât du plaisir et de la bienfaisance apporte son généreux tribut aux artistes improvisés : Le philanthrope se dit : il serait d'un mauvais exemple de m'abstenir d'assister à cette représentation, et puis qu'est-ce que je risque ? six piastres ! Mais je suis en arrière de deux mois, le trésor public me doit soixante piastres : la charité publique me les rembourse ; bénéfice net, cinquante quatre. Il se décide, loue une loge, s'ennuie, mais il y a compensation il a fait une bonne action et une bonne soirée, et comme Titus il se dit en prenant son bonnet de nuit : allons, allons je n'ai pas perdu ma journée !

Les habitudes qui caractérisent le philanthrope ont un certain cachet de monomanie qui amuse ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Naturellement belliqueux, sitôt que la fusillade se fait entendre il s'élance sur la terrasse, braque sa long-vue, et comme Napoléon, ne perd pas un seul mouvement des deux armées. Puis il redescend mélancoliquement à son poste, et encore préoccupé des mouvements stratégiques, il aligne des gobelets et verse avec toute la grâce d'une vivandière de la grande armée du thé ou du chocolat. Économe par caractère il en prend sa part, en soupçant sur les victimes de la guerre et en soufflant sur sa tasse.

Le philanthrope adore les têtes de poissons, il ferait des bassesses pour des têtes de poissons, surtout depuis qu'un décret supérieur a supprimé les cotelettes, il se voit presque réduit à vivre comme un *goujat*, si ce n'était les têtes de poissons. Si on les lui supprimait il perdrait la sienne. Il querelle le cuisinier qui n'est pourtant pas le sien, pour qu'il lui procure un peu de tête, le Vatel moderne lui tient tête, mais le philanthrope fera tant des pieds et de la tête, qu'il fera défilier le personnel de l'administration, le cuisinier en tête.

Une grande revue doit avoir lieu, les employés sont instruits qu'une manifestation solennelle se prépare ils désirent y assister. Mais le philanthrope ne va pas à la revue lui, et il ne peut consentir à ce que l'on avance l'heure du dîner de vingt cinq minutes. A cheval sur le règlement, si son père était malade il ne souffrirait pas, mourrait il de soif, qu'on lui donnât à boire avant l'heure indiquée. O philanthrope vertueux et économe, administrateur et cumulard, tes concitoyens t'ont méconnu, et comme un autre Marius ils voudraient t'exiler sur les ruines de ton traitement, mais nouveau Léonidas, tu as su répondre à l'audacieux qui voulait te l'arracher viens le prendre ! que cette noble indignation sied bien au philanthrope qui se drape dans sa probité proverbiale, fruit de dix huit années de travaux, d'économie et de philanthropie.

L'âme du philanthrope inaccessible à l'envie comme à l'égoïsme, s'est pourtant ouverte à un désir impétueux, et on l'entend souvent s'écrier : oh ! que ne suis-je sergent major, ayant trois jours par semaine pour faire l'école buissonnière, suivi de ma chienne, portant ma longue vue en bandouillère, comme jadis le grand homme suivi du page de service. Trois jours de congé par semaine, plus de pains à compter à la dérobée sur un lit. O ! rêve de ma vie ! si tu me rapportais seulement la moitié de mes anciens appointements, la table et le logement, je te sacrifierais mon existence économique ! être sergent major et puis mourir... Alors sa voix expire, une prostration générale s'empare de tout son être... malheur à qui oserait s'approcher en ce moment du philanthrope, fut-ce même l'Aumonier du régiment qui a toutes ses sympathies philanthropiques.

Là s'arrête la vie publique du philanthrope, un pas de plus c'est la vie privée... arrière profanes ! celle là doit être murée... la vie intime n'est pas du domaine de la publicité... là finit le philanthrope.

UN MISANTHROPE.

AVIS DIVERS

AVISO.

D. Juan Corin á comprado á D. ariano Cleofe Ch angucio, la pulperia situada en la calle de las Camaras, esquina á la de Solis, número 51; el que tenga cuentas con dicho señor, ocurra en el término de tres dias al cubo del Norte, fonda del 25 de Mayo.

AVIS.

Mercredi 20 courant, a paru le PLAN TOPOGRAPHIQUE du Departement de Montevideo.

L'interet de ce travail se recommande aujourd'hui de lui même en vue des mouvements militaires des deux armées; il y a également la demarcation de leurs avant-postes respectifs.

Ce Plan d'une grande dimension se vendra au prix de 2 patacons á la librairie de M. Hernandez, et á la Lithographie de l'Etat, calle 25 de Mayo, No. 221.

AVIS.

On désire louer une ou plusieurs piéces dans une belle maison, rue du 25 de Mai. Les personnes qui en auraient besoin sont priées de s'adresser chez Monsieur Pablo, Coiffeur, num. 208.

AVIS.

On prévient les personnes qui ont des marchandises á décharger ici, du bord du navire la Cornelia venant du Havre, de vouloir bien les réclamer de suite, parce que le dit navire doit suivre dans cinq jours pour Buenos Ayres.

AVVISO.

Se ha perduto per la strada della Buena Vista un passaporto con una matricula e varie altre carte, si pregha la persona che le abbia incontrato di portarle dal signor Console sardo, che sarà gratificato.

AVISO.

Se vende una pulperia de poco capitale g la calle de la Ciudadela, N.º 75, manzana num. 4 en la Ciudad Nueva en la primera esquina de material á la izquierda del mercado antes de llegar al Tambo, para tratar ocurran en la misma casa.

A LOUER.

Une jolie petite chambre, ayant croisée et porte vitrées, très bien située. Elle peut suffire á deux hommes.

S'adresser au bureau du Patriote.

AVIS.

A vendro pour cause de départ un billard, ustenciles de café, et de ménage, Kirch et fruits confits, au café de M. Morselly, rue de la citadelle, No. 166, en face la maison de Laphins.

VINGT-PATACONS.

Seront accordés á titre de récompense á la personne qui remetra au Bureau du Patriote une montre de femme qui a été perdue epui la rue de Colon jusqu'à la ligne.

AMA DE LECHE.

Se desea conchayar una señora basca para criar un niño, ya sea en su casa ó en la casa de la persona que desee ocuparla. Para verla ocurran á la calle del Cerro n.º 207.

AMA DE LECHE.

Hay una jóven de nacion Italiana, que desea criar, sea en su casa ó en la de la criatura, el que la precise ocurra afuera del Mercado, pasando la plaza sobre mano izquierda en las primeras casillas de madera, número 99.

A VENDRE.

La pulperia la plus achalandée, rue des Trente-trois n.º 190, esquina de celle de Buenos Ayres. S'adresser pour traiter á monsieur Michel Ovenard, négociant.

AVIS.

Dans la rue des Trente-Trois, numéro 110, en face du café du Commerce, on vend de la glace, depuis onze heures du matin jusqu'à 10 heures et demie du soir, on vend aussi de la neige á toute heure du jour.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Les demoiselles Lesueur ont l'honneur de prévenir les parents de leurs élèves et ceux qui voudraient bien les honorer de leur confiance, qu'elles ont transféré leur Institution rue du 25 de mai 199. La maison de cet Institut est une des plus vastes et des plus commodes. On y reçoit des pensionnaires, demi pensionnaires et des externes dont l'éducation, pour étre rendue plus prompte et plus complete, est principalement soignée par les maitresses de pension, qui s'attachent toujours á mériter l'amitié reconnaissante de leurs élèves et á justifier la confiance de leurs parents.

Ces dames préviennent encore qu'elles ont regu un assortiment de fausse bijouterie, de rubans et soieries pour chapeaux, canévas, laines, chenilles soies á broder, comme aussi les livres nécessaires á l'éducation de la jeunesse.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Le sieur Gourgues Md. tailleur a transféré son domicile de la rue del Cerrito 176 rue du Rincon n.º 214.

Il fait et fournit tout ce qui concerne son état, pour civil et militaire dans le gout le plus moderne á juste prix.

AVIS.

Monsieur Bosson est prié de passer dans la rue du 18 Juillet en sortant du marche No. 14 pour affaire qui l'intéresse.

A los que padecen de callos, juanetes &c. &c.

Una señora, posee un medio de curar estos padecimientos, cuya eficacia es reconocida por una larga xperiencia, tiene el honor de anunciar á las personas que quieran honrarla con su confianza de pasar á su domicilio.

Dirijase á Mma. Andreau, fonda del Comercio, 89, calle de las Piedras.

AVIS.

Une dame possédant un procédé éprouvé par de nombreuses expériences, pour la guérison des cors, oignons, durillons, &c., informe le public qu'elle se transportera au domicile des personnes qui lui feront l'honneur de l'appeler. S'adresser á Mme. veuve Andreau á l'hotel du Commerce, numéro 89, calle de las Piedras.

AVIS.

CONSERVES ALIMENTAIRES.

On trouvera chez MM. Portal Freres, rue Ituzaingo, autrefois rue S. Jean, num. 32, un grand assortiment de conserves alimentaires de J. Colin de Nantes á des prix très modérés.

Avis aux amateurs de bon fromage.

Au Pavillon Français, rue Sarandi n.º 309 et 311 vis á vis l'Etat-Major de la Légion.

On a regu de France, fromage de Rocfort, idem de Gruyère, idem de Hollande, saumon, sardines, andouilles de Nantes, et autres articles de comestibles.

ORGE.

Les personnes qui désireraient en acheter soit pour volailles, soit pour chevaux, peuvent s'adresser á MM. Portal, freres, rue Ituzaingo, n.º 32.

AVIS.

La personne qui a trouvé un portefeuille contenant une bapulette, un congé de service et autres papiers, est priée de le remettre au bureau du Patriote.

AVIS IMPORTANT.

Livres á vendre récemment regus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n.º 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure tres riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoleon avec portraits, plans de bataille etc par Norvina. Physique avec planches par Biot. Géodesie ou traite de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'Arpentage, le nivellement, la Géométrie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Oeuvres complètes de Mirabeau, Histoire de la révolution française par Thiers, Cartes géographiques séparées, Matematicas, Gramática de Chantreau.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Larcher bottier, rue de Sarandi numéro 175. Tient magasin de chaussures de France confectionnées par les meilleures maisons de Paris, telles que bottes, bottines et souliers pour hommes et pour dames, confectionne également toute sorte d'ouvrages en marchandise de France le tout á des prix modérés.

AVIS.

Tous les individus qui voudraient faire partie d'un corps dont la formation a été autorisée par l'autorité supérieure et qui est exclusivement destinée á la defense des premieres lignes, peuvent se présenter des aujourd'hui, chez le commandant Raymond, en face de la Chapelle du Cordon. Ils jouiront de la double ration et de tous les avantages accordés aux memes compagnons.

Le Propriétaire-Gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 24